

ETC

L'obsession du réel (Et si ce n'était qu'un leurre?) : Présentation

Yvan Moreau

L'obsession du réel
Numéro 59, septembre–octobre–novembre 2002

URI : id.erudit.org/iderudit/9695ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC

ISSN 0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moreau, Y. (2002). L'obsession du réel (Et si ce n'était qu'un leurre?) : Présentation. *ETC*, (59), 4–8.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc.,
2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



L'OBSESSION DU RÉEL (ET SI CE N'ÉTAIT QU'UN LEURRE ?)

« Tout semble pouvoir être entendu, mais rien ne se laisse appréhender, saisir. Cette saisie du réel se change en saisissement. »

Jean-Marie Pontévia¹

border le réel sous la forme d'un acte créateur peut apparaître comme une entreprise peu excitante voire peu pertinente. Mais nous ne devons pas négliger le fait que l'œuvre d'art est façonnée par de multiples attitudes et situations qui constituent sa trame sociale. Sous plusieurs formes, l'obsession (entendre « récurrence ») du réel concerne de plus en plus, depuis un temps indéterminé (voire depuis toujours), les activités créatrices et les comportements artistiques, selon un modèle d'existence et un rapport au monde, aux autres, à soi-même. Les faits et gestes de la vie quotidienne actualisent notre conscience dans la structuration de notre individualité. Le contenu substantiel du réel entraîne des observations et des productions artistiques chez certains individus, en accord avec leur rôle social, qui vivent des expériences esthétiques et/ou pragmatiques selon l'ensemble des paramètres sociaux et des registres multiples.

C'est ainsi que l'art « ne transcende pas les préoccupations quotidiennes, il nous confronte à la réalité à travers la singularité d'un rapport au monde, à travers une fiction »². Il m'est également évident que la fiction participe à la constitution de la réalité. Les petits faits de la vie quotidienne et les stratégies mimétiques ne s'épuisent pas dans une causalité ou un finalisme, car il existe une polysémie de situations dans l'imaginaire individuel et social. Il y a une relation fatale entre le réel et la fiction. De même, dans le temps et l'espace du quotidien, l'intérêt du présent est visible. L'existence dans ce qu'elle a de plus concret n'empêche pas une simultanéité ontologique où le fictionnel demeure un élément fondamental.

La dimension fictionnelle prend souvent naissance dans la quotidienneté et même dans la banalité de nos vies. La quotidienneté est souvent fondée sur une réalité pure et dure dont le hasard, l'inattendu et les aléas de la perception agissent sur nous suivant diverses circonstances. Tout comme « la fiction est à l'œuvre dans cela même qui voulait l'exclure, tel le retour du refoulé, le fictif taraude le réel et le rend plus singulièrement attractif »³. La fiction pénètre le réel. Je persiste à croire que les œuvres possèdent des réalités imaginaires ou utopiques qui se manifestent



Emmanuelle Anille, *Night for Day*, 2000, 23 min. Événement *Étrangeté au quotidien*, B-312, Montréal.







Evergon, *Art Throb*, 2002, (détail). Articule, Montréal. Photo: Paul Litherland.

dans l'interactivité avec le regardeur, même si ce n'est pas toujours le but visé. Il ne faut pas oublier le pouvoir évocateur de l'œuvre d'art. L'œuvre est un lieu privilégié d'accès au réel mais elle ouvre également une perspective fictionnelle d'un réel envisagé comme production illusoire de l'esprit mais ce « voile » ne cache rien de la réalité.

Le réel a-t-il pour conséquence de réduire la lecture de l'œuvre ? Est-il une menace ? N'oublions pas que le regard, la vision, décontenance, déconcerte, déstabilise souvent nos repères. Faire voir, c'est attirer le regard, prendre au piège. L'œuvre n'est pas une expression secrète, ni transparente. Sa force : son sens à la fois familier et inconnu.

Chez le regardeur, l'œuvre est toujours un investissement dans le libre jeu des facultés (voir chez Kant le jeu de la sensibilité, de l'imagination et de l'entendement). Il ne faut pas se fier uniquement aux apparences, même si l'œuvre consiste à contraindre le spectateur à recon-

naître comme captivants l'attitude, le discours, la recherche, le système de référence. La signification n'est jamais limitée. L'œuvre n'est pas une manipulation psychologique insérée dans un cadre signalétique. L'exploration du résultat d'un acte créateur est toujours un stimulus qui permet de poursuivre un cheminement où l'imaginaire et le réel, impliqués dans un régime d'échanges, deviennent indiscernables à l'intérieur même d'un procédé original de « subjectivation » qui se produit sans neutralisation des réactions et sans colonisation du regard.

YVAN MOREAU

NOTES

- ¹ Jean-Marie Pontévia, *Ogni dipintore dipinge sé (Écrits sur l'art et pensées détachées)*, Bordeaux, Éd. William Blake and Co., 1986, p. 143.
- ² Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*, Dijon, Les presses du réel, 1998, p. 59.
- ³ Michel Maffesoli, *La conquête du présent : pour une sociologie de la vie quotidienne*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 76.